

LA VERITE EST UNE FABLE

ELOGE DE LA CURIOSITE PSYCHIQUE

INCLASSABLE

Fabrice Vigne, "*Voulez-vous effacer/archiver ces messages ?*", Editions Castells, Sassenage, 185 pages, 18 Euros.

Il arrive - et c'est suffisamment rare dans la littérature du temps pour le souligner - que lorsqu'un auteur commence à dire " je " il se met à ressembler à un autre. Voici le seul moyen d'éviter de sombrer corps et âme dans l'abîme de l'autobiographie. A ce titre les neuf nouvelles de Vigne sont des bouées de corps-mort qui permettent à l'auteur de se sauver. Né en 1969, l'auteur dauphinois, d'abord vagabond, s'est fixé dans la littérature. Et après deux premiers livres " T.S " et " Jean 1er le posthume ", il atteint une écriture qui lui permet enfin, et comme il dit, de "*physiquer*" (vieux mot du patois de La Mure qui veut dire : bricoler, aller lentement d'adonner à des activités suspectes (magie, sorcellerie).

De neuf anciens messages tombés dans sa boîte-mails l'auteur se permet divers types de diversion et de bricolage qui prouve la force de la littérature sur le réel. Elle seule permet de le " légènder " ce qui ne veut pas dire de l'édulcorer mais de lui donner d'autres programmations, d'autres logiciels afin de le lire. En effet " rêve " et " réalité " sont deux concepts inopératoires lorsqu'on parle de création romanesque donc d'imaginaire. Lorsque, comme l'auteur, on est touché par le démon de la fiction "*celle qui fut une nuit est pour toujours*" (Bataille) et il faut tout lui sacrifier. La littérature est ainsi pour Vigne l'" actrice " qui s'oppose à la fiction en tant que " folle du logis " pour devenir " l'incarnante " de la réalité qu'elle subvertit.

Dans la nouvelle " Le monstre est gris comme une orange ", l'auteur - son narrateur - précise en effet l'enjeu de la littérature : "*Associer les couleurs à l'imaginaire, le rêve à une orgie chromatique est un bien méchant lieu commun. Enfant je vivais dans un monde aux couleurs complaisamment épanchées sur les murs, le corps (...). Toutes les couleurs étaient bonnes à porter (..) Or la " réalité " jetant es couleurs sur la maison comme sur l'école n'en était pas moins triste et violente, vaguement menaçante, dans tous les cas fastidieuse*". Dès lors ne reste à celui qui ne veut voir la réel, l'imaginaire (qui n'est pas le rêve) mais qui comme l'inconscient n'aime pas le rationnel. La littérature a horreur de son grand jour ou plutôt de son faux jour de la même façon que le dépôt de la semence chez les vivipares est interne.

Bref la volupté de l'imaginaire n'aime pas la lucidité même si elle s'en sert - comme les surréalistes l'ont bien compris même s'ils ont prétendu le contraire ! Dans toute fiction demeure en effet - et Vigne le prouve - un désir de ne pas savoir, une feinte (mais feinte seulement) d'idiotie afin de mieux piéger ce qu'on prend dans une extase de lucidité pour le réel. Bref dans les nouvelles de l'auteur dauphinois surgit une nécessaire passion de l'ignorance. C'est la vertu d'un écrivain qui, désirant être tout entier à son objet, sort de la réflexion sur lui-même afin de se dégager des rets du rationalisme pour atteindre une contre-rationalité qui correspond à ce que Quignard nomme "*la curiosité psychique inlassable*".

Du temps passé Vigne relève emprunts et empreintes marqués plus de la perte que de la

fascination mélancolique. Ils sont des vestiges qui demeurent mais ce ne sont pas des reliques ou quoi que ce soit qui relèverait d'un culte, car ce qui vient au premier plan, dans l'opération qu'ils subissent, relève avant tout d'une décision de forme qui tend toujours à transformer, voire à inverser l'évidence par une sorte d'évidement de leur présence. Jamais à travers ses personnages l'auteur cherche à avoir le dernier mot mais à créer entre eux des suites de rencontres différées. Pour lui la littérature se fait à l'écart comme la pensée se fait en dehors du logos et comme la musique se conçoit dans le silence et comme rêver se fait dans la nuit d'un sommeil paradoxal : un sommeil insomniaque qui au lieu d'évacuer le réel le rameute à qui mieux mieux.

Les exhibitions fiévreuses que propose Vigne reviennent à poser un interdit sur ce qu'on prend pour le réel. Il ne subsiste (tel aussi l'amour dans la nouvelle " Comme quand je m'appelais Jean ") que comme texte à lire par la consommation qui en a retiré la substance supposée tangible en l'écrivant. Il ne faut donc pas toucher au texte sinon à porter un coup fatal à la réalité et à l'amour qu'on lui porte. La littérature - portée à ce point limite où jamais l'auteur ne saura ce qu'il a écrit, même s'il écrit pour le savoir - est donc une mise à nue par une mise à mort de l'effet de réalisme. Les exhibitions citées plus haut sont fondées sur le mode de la perte qui unit et désunit (par exemple) les amants dans un pas encore et un déjà plus.

Cette manière d'écrire défait le lecteur comme s'il se sentait floué (cocu - pour parler " vaudeville ") par ce que le narrateur fait de lui. Tout se passe comme si, après avoir dénudé une femme, il la rhabille tout de go sans que rien de ce qu'on attend ne se passe au sein des miroitements d'une psyché sur laquelle l'auteur descend un rideau afin de mieux entendre les plaintes de son lecteur. Un tel livre à travers ses neuf nouvelles porte en lui-même un secret, un scandale qui nous tiennent en leur pouvoir. Et pour l'expliquer on pourrait faire un large détour historico-littéraire par la *Phèdre* de Racine en laquelle la défense s'est laissée transgresser. Ainsi dans chaque nouvelle tout commence par le coup de foudre mais la " légitimité " de chaque nouvelle est défaite puisque elle nous piège d'un *noli me tangere* - un ne me lisez pas qui précède le coup ou qui d'une certaine façon le suit - Vigne le prouve en tentant de récupérer sa mise, sa fable à son profit.

Il n'empêche qu'un tel livre offre l'expérience d'un pur bonheur de lecture, l'expérience de la seule épreuve amoureuse, celle de la réalité irréelle. Au delà de la littérature. Au delà de la vie même. Le récit contenu dans chaque nouvelle suffit à combler nos vœux de " réalité ". Ainsi et chaque fois, alors que la ruine est probable, il convient plus d'archiver que d'effacer ces " messages " puisque le livre devient une rencontre - mot qui conjugue à la fois la chance et le toucher. Mais il fait plus car il ne se clôt pas sur un repli négatif, un regret ou un espoir teinté de mélancolie : il conduit à l'exhibition d'un mot : la nudité du mot *écrire*, égale à l'exhibition fiévreuse qu'il induit..

Un tel livre n'est donc pas un faux absolu, un leurre de papier puisqu'il se donne pour tel. Par son inconvenance, son irrespect par rapport à la réalité comme au rêve naît une expérience paroxysmique du partage ou - pour garder un terme cher à Bataille - de la dépense. Il crée une communication nocturne au cœur de l'expérience intérieure qui voit soudain s'ouvrir à lui un " hors de soi ". Le récit peut alors suffire à la vie de celui qui l'a lu. Certes, une telle affirmation peut faire sursauter tant on se plaît à considérer que la littérature n'est pas la vie. Pourtant elle n'en est pas forcément un ersatz : elle peut à l'inverse commander et ordonner la possibilité d'un être. Et c'est bien ce qui se passe chez Vigne. L'existence insuffisante n'est pas toujours

où l'on croît. Et la littérature peut non seulement suffire à la vie : elle parvient à y répondre à travers ses histoires d'amour finissent mal. En général.

J-P Gavard-Perret